

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 34 (2004)
Heft: 2

Artikel: Elisabeth Sombart "si les gens savaient combien ils sont aimés!"
Autor: Prélaz, Catherine / Sombart, Elisabeth
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827114>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elisabeth Sombart



■ Sa vie est une merveilleuse histoire d'amour avec le piano, avec la musique qui permet de retrouver une part de sacré en nous. Du dénuement, de la simplicité, Elisabeth Sombart a fait sa plénitude. Un travail de virtuose.

Xavier Lecoultré

Sur son chemin de vie, il y avait un piano, dont les sons ont bercé sa solitude de petite fille. Le piano, un confident avec qui dialoguer pour sublimer la nostalgie du paradis perdu. Malgré un début de carrière précoce, aucun goût pour la célébrité ni pour l'argent chez Elisabeth Sombart. Toute jeune, elle pressent déjà que son parcours sera sin-

gulier. Virtuose du clavier, elle donne des concerts dans des salles prestigieuses, mais c'est un autre don, celui de la générosité, qui guidera toute sa vie. Sa sensibilité musicale reflète une profonde humanité et cette danse des doigts qui élève l'âme, elle s'en va la danser là où la musique est trop souvent absente: dans les EMS, dans les hôpitaux, dans les pri-

sons. Portée par la foi, Elisabeth Sombart se fait la messagère de quelque chose qui la dépasse.

C'est lors de *master classes* à Romainmôtier qu'elle choisit de poser ses partitions dans la région romande. Elle y concrétise un rêve, celui d'une fondation et d'une école de piano qui mettraient la musique à la portée

« Si les gens savaient combien ils sont aimés! »

de chacun, la musique écoutée et celle que l'on peut faire naître sous ses propres doigts.

A Morges, la Fondation Résonnance ressemble à une maison du bonheur. Nous y avons rencontré une musicienne, à l'âme aussi parfaitement accordée que son piano.

– Vous souvenez-vous du premier piano qui a marqué votre vie ?

– Je suis née à Strasbourg, où mon père était fonctionnaire international au Conseil de l'Europe. A la maison, le piano était très présent. C'était un objet aimé et joué par ma mère. Dès ma toute petite enfance, j'ai ressenti une grande affinité pour cet instrument. J'avais tout de suite compris qu'il n'était pas juste un meuble. Quand je l'entendais résonner sous d'autres doigts, je comprenais qu'il serait l'allié d'une nostalgie, d'une solitude que je ressentais déjà et qui ne m'ont jamais quittée depuis.

– D'où vous venait ce sentiment de solitude ?

– Selon ce que l'on aura à faire dans la vie, je pense qu'il nous est donné, tout jeune déjà, d'avoir de tels sentiments, inexprimables, inexplicables. Il serait faux de dire que j'ai été maltraitée. Mais il est vrai que j'ai souffert d'injustice quand j'étais petite; ma mère préférait ma sœur, ce qui arrive dans de nombreuses familles. J'étais très sensible, et ce sentiment – qui m'habitait – de la nostalgie d'un paradis perdu, d'un monde duquel j'étais coupée, je l'ai eu très tôt. Chaque fois que je le pouvais, j'allais au piano, essayer de trouver le chemin qui pourrait me ramener à ce qui me manquait. A six ans, j'ai commencé à prendre des cours. J'avais 11 ans lors de mon premier concert. A 15 ans, j'ai quitté la maison pour voyager dans la musique.

– Vos proches ont-ils approuvé vos choix, vous ont-ils encouragée ?

– Non, ce fut un chemin de solitude. Une phrase de l'Evangile m'avait frappée, disant que le juste chemin est un chemin étroit. Je

me suis imposé beaucoup de choses dures par peur de prendre un chemin trop large. Quand je repense à cette jeune fille de 17 ans qui pleurait à l'aéroport en partant toute seule pour l'Argentine, j'éprouve de la pitié. Je ne savais pas trop pourquoi je partais, sinon par admiration pour un maître argentin, Bruno Leonardo Galber, qui jouait avec son cœur.

« J'ai toujours été dans l'émerveillement des êtres et des choses. »

– Quels ont été les maîtres qui vous ont accompagnée dans votre parcours musical ?

– Après l'Argentine, j'ai travaillé la technique italienne avec Frugoni, auprès de qui j'ai beaucoup appris. Puis je suis allée en Autriche, à l'Académie de Vienne, chez Hans Graf. Il y avait aussi à Londres un professeur que j'aimais beaucoup, Peter Feuchtwanger. C'était un homme merveilleux et j'ai travaillé plusieurs années avec lui. Enfin, avec Sergiu Celibidache, j'ai découvert la phénoménologie musicale, une approche qui transcende l'instrument en s'intéressant aux phénomènes sonores dans leur essence et dans leurs relations sensibles avec nous-mêmes. La musique est faite de signes qui nous relient à quelque chose de plus éternel, et nous aussi, lorsque nous jouons, nous sommes les signes de ce message qui doit passer. Au fond, on fait de la musique pour se libérer d'en faire. Elle devient un moyen et non plus un but. Une telle approche va aussi dans le sens d'une désappropriation de soi-même, de ce que l'on croit être fondateur d'une personnalité. On y apprend qu'il y a quelque chose de plus beau encore derrière ces signes, et qu'il vaut la peine d'y adhérer, de s'y abandonner. C'est un chemin de vie qui demande une foi, au sens étymologique de la confiance.

– Cette confiance, mais aussi cette foi au sens religieux, ont-elles grandi en vous en même temps que l'amour de la musique ?

– Je crois que j'ai su Dieu malgré moi. Chaque fois que j'ai voulu faire quelque chose de ma propre volonté, ça n'a pas marché. Et chaque fois que je me suis laissé porter, que j'ai tout donné... j'ai reçu au centuple. J'avais une très petite confiance en moi, et cela s'est révélé une grâce. Quand on a vécu une enfance difficile, quand on a le sentiment de ne pas avoir été aimé, on n'a pas cette toute-puissance que donne une enfance heureuse. C'est plus facile de prendre des coups quand on trouve ça normal. Pour cela, j'ai rendu grâce... après !

– Il faut une foi solide, pour rendre grâce de la difficulté...

– J'ai toujours été dans l'émerveillement des êtres et des choses. J'aime beaucoup les gens, même quand ils sont méchants, parce que je comprends pourquoi ils le sont. Chez moi, il n'y a pas de milieu: je suis émerveillée... ou interloquée ! La musique m'a permis cette fraternité, cette communion. Lorsque vous jouez, il y a un moment où vous n'êtes plus dans le commentaire de ce que vous faites. Vous offrez vos mains, vous les avez préparées pour cela, et vous laissez faire plus grand que vous. Dans ces moments, tous ceux qu'on ne pourrait pas aimer sont aimés par plus grand que nous... en nous.

– Avez-vous rapidement perçu que la musique permettait cette qualité de communion ?

– Quand on est petit, on ne sait pas mettre des mots aux couleurs de l'âme. On apprend à le faire plus tard. Cette grande paix n'est pas venue tout de suite. Il faut passer par certains renoncements, qui se font naturellement, sans se les imposer, car il faut aussi savoir être gentil avec soi-même... Un jour, on comprend qu'on est riche de tout ce que l'on peut offrir, mais pas de ce que l'on peut avoir.

La Fondation Résonance

Créée en 1998, la Fondation Résonance a élu résidence dans une ancienne menuiserie de Morges. Depuis lors, la musique et le partage règnent en ces lieux. Elisabeth Sombart y offre régulièrement des concerts gratuits qu'elle a baptisés «classes d'émerveillement». On y découvre la vie et l'œuvre d'un compositeur en compagnie de la pianiste et d'un historien de la musique.

Ici sont organisés les concerts d'Elisabeth Sombart dans des EMS, des prisons, des hôpitaux... partout où grâce à cette artiste vit la musique. C'est l'un des buts de la Fondation, l'autre étant la gestion de l'école Résonance, gratuite, ouverte à tous et dont la pédagogie est basée sur la phénoménologie de la musique. Une centaine d'élèves enthousiastes – des jeunes enfants aux seniors – viennent y suivre des cours et découvrir la joie intense de jouer du piano, ce dont la plupart d'entre eux se croyaient incapables.

Résonance a aussi une antenne à Fribourg... et une autre à Beyrouth, au Liban, dont le grand concert d'inauguration a eu lieu en décembre dernier.

Tous les CD figurant dans la discographie d'Elisabeth Sombart peuvent aussi être commandés auprès de la Fondation, ainsi que ses livres. C. Pz

» Pour tout renseignement sur la Fondation, l'école, les concerts: Fondation Résonance, Avenue de Plan 9, 1110 Morges, tél. 021 802 64 46, Site internet: www.resonance.ch

– Qu'est-ce qui vous a fait renoncer à une carrière de virtuose pour préférer jouer dans des EMS, des prisons, des hôpitaux?

– Je fais encore de grands concerts traditionnels. Et j'ai toujours joué dans d'autres lieux. Ce sont les proportions qui se sont inversées. Et puis vous savez, j'avais tellement peu confiance en moi... Quand on me disait que je jouais bien, je ne le croyais pas. A 20-25 ans déjà, je savais que je ferais des concerts autrement. Et je n'ai jamais joué pour de l'argent.

– Pourquoi ce choix de la gratuité, qui surprend dans une société très portée sur le profit et sur l'argent?

– La gratuité, nous la pratiquons au sein de la Fondation Résonance et en particulier dans notre école de musique. Il faut bien comprendre que ce n'est pas gratuit parce qu'il y a des pauvres. La pauvreté n'a rien à voir avec l'argent... et la gratuité non plus n'est pas une question d'argent. C'est un état d'être, un état d'âme, c'est savoir que l'on peut s'enrichir du don. La gratuité, c'est dépasser le bien personnel pour un bien supérieur. Pour en arriver là moi-même, il m'a fallu faire un long chemin. Comme disait Bouddha, il y a une différence entre mendier dans la rue parce qu'on veut un château ou mendier parce qu'on a

quitté son château. J'ai eu le château. Et quand on est capable de mendier, on l'aura à nouveau, le château... parce qu'il est à l'intérieur de nous.

– Sentez-vous la résonance d'un tel chemin de vie auprès des gens que vous rencontrez, qui viennent vous écouter?

– C'est tellement beau! Parfois, je trouve même qu'il y a un abîme entre ce que l'on donne et l'émerveillement que cela suscite: des ouvertures de cœur, des âmes qui se dénoient. Je m'émerveille moi-même en me demandant comment c'est possible.

– Quels souvenirs marquants gardez-vous de vos concerts dans des EMS, dans des maisons de soins palliatifs?

– Dans notre vie, il nous faut vivre des instants éternels, car ce sont ceux-là qu'on emportera avec nous. En voici un. Dans une maison de soins palliatifs, on installait les malades alités dans la chapelle, pour le



«La musique qui me touche, c'est celle qui pleure et qui rit: toute la musique classique, pas seulement le piano.»

concert. Quand je suis arrivée pour répéter, une femme noire s'y trouvait déjà. Elle dormait, le bip d'une machine ponctuait les battements de son cœur. Au lieu de répéter, je suis restée auprès d'elle, m'habituant à ce son que j'allais devoir intégrer à la musique. Puis j'ai donné mon concert. A la fin, sur l'Ave Maria de Schubert, le bip s'est arrêté. Elle était partie, un sourire sur les lèvres. Je suis allée vers elle... il y avait ce sourire et juste une larme sur son visage doré. Cette image, je l'ai emportée avec moi pour l'éternité, en me disant: si je peux servir à ça...

– Quand vous écoutez de la musique, quand vous en jouez, que ressentez-vous?

– J'aime dans la musique tout ce qui parle de Dieu, de la nostalgie. La musique rappelle aux hommes qu'ils font partie d'une autre dimension, de quelque chose de sacré. Quand ils applaudissent, c'est cela qu'ils applaudissent en eux, cette reconnaissance de l'absolu. L'homme a inventé le mode mineur, ce qui fait

de la beauté, c'est tout ce que l'on peut opposer à la laideur. Mais je garde confiance dans notre société et dans notre monde, immensément, car je sais que pour arriver à l'octave, il faut passer par la septième. Nous avons presque fait tout le chemin de la gamme, nous sommes arrivés à do-si, la plus grande dissonance, par laquelle nous sommes

obligés de passer. Après, ce sera le retour à l'harmonie.

– Avez-vous davantage confiance en l'individu qu'en la société?

– On ne fait pas un bel accord avec une seule note, et l'individu devient lumière pour les autres quand il est à sa place. Or, tout est fait dans cette société pour que nous ne trouvions pas notre vraie place, d'où notre grande souffrance. Il y a cependant beaucoup de chemins possibles pour devenir soi. Ce qu'il faut, c'est du courage. Aujourd'hui, j'ai compris qu'il fallait préférer, comme dit saint Augustin, la vérité de l'amour à l'amour de la vérité. Si les gens pouvaient savoir combien ils sont aimés! C'est ce que j'essaie de leur dire par la musique.

Propos recueillis par Catherine Prélaz

Mes préférences



- Une couleur: Le vert émeraude
- Une fleur: Une rose blanche
- Une odeur: Le gardénia
- Un animal: Une mésange
- Un pays: Le ciel
- Un paysage: La mer
- Un arbre: Un cerisier en fleur
- Un film: Docteur Jivago
- Un livre: L'Évangile de saint Jean
- Une gourmandise: Un Carambar
- Un compositeur: Dieu
- Une qualité humaine: Le courage
- Un homme: Jésus-Christ
- Une femme: La philosophe Simone Weil
- Un lieu où vivre: Un ermitage avec un piano et beaucoup d'amour